Mazarin
3394

La Raillère

La Response de La Ralliere...

RARE BOOK
COLLECTION

THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA
AT
CHAPEL HILL

Mazarin
3394

UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00023009717

3394
355

LA RESPONSE DE LA RALLIERE A L'ADIEV DE CATELAN. SON ASSOCIE'.

OV

L'ABREGE' DE LA VIE DE CES deux infames Miniſtres, & Autheurs des principaux brigandages, volleries, & extorſions de la France.

A PARIS,
Chez ROLIN DE LA HAYE, ruë d'Eſcoſſe, prés le Puits Certain.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.

LA RESPONSE DE LA RALLIERE, à l'adieu de Catelan son associé.

Ou l'Abregé de la vie de ces deux Infames Ministres, & Autheurs des principaux Brigandages, Volleries, & Extorsions de la France.

MONSIEVR,

Puis que vous m'auez traité de la sorte, encore que ce soit vne qualité que nous ne meritions pas, vous m'excuserez si ie n'y adiouste celle de confrere: Car depuis ma detension, ie vous puis asseurer que ie suis tellement changé, & sur tout depuis que i'ay leu le Catechisme qu'on nous a dressé, que ie suis tout resolu à faire restitution, & reformer ma vie, si Dieu me fait la grace de sortir de prison, non pas pour aller à la Greue, où vous dites que nous nous pourrons voir. Mais si vous m'en croyez, nous tacherons d'éuiter cette rencontre, & profiter de la doctrine & des auis que ie vous enuoye. Vous sçauez que la Bastille sert aux meschans plus que toutes les remonstrances du monde, que les vicieux y deuiennent vertueux, & que des ignorans comme nous, y apprennent assez pour faire leur salut.

Ie croy que Dieu, que ie n'auois point connu iusques à present, a permis que ie sois detenu dans ce lieu, pour apprendre à le connoistre, & pour faire de ma conuersion vn miracle si extraordinaire, qui fera mourir plus de Partisans, que l'espée du Parlement, ny que toutes celles qu'il veut employer contre nous. Prenez donc en bonne part ce que ie vous vay dire, sans vous imaginer que la neceſſité me faſſe parler ainsi. Ie ne suis pas moins touché que vous de nostre disgrace, & estant comme ie suis le meilleur de vos amis, ie voudrois pour vostre interest que vous fussiez icy auec moy, afin que vous prissiez d'autres sentimens, & que vous fussiez à couuert des maux qu'on nous prepare. Ie voy desia nostre perte asseurée, & ne doutez pas qu'aucun nous vueille pardonner, vous qui n'espargnates iamais personne. Pour moy, i'espere encore en la bonté de mes Iuges, & peut estre que mon repentir desarmera le

356

bras de leur Iuſtice, en leur rendant ce que i'ay pris : au contraire, vous ne deuez attendre aucune grace, ſi vous ne venez promptement mettre en leurs mains les deniers que vous & moy auons volez aux Peuples.

Vous croyez peut eſtre, par l'adieu que vous m'auez enuoyé de m'auoir grandement conſolé, mais ſçachez que vous auez plus beſoin de conſolatiõ que ie n'ay pas : C'eſt pourquoy ie vous exhorte d'oublier tous ces vains projets, & ces diaboliques moyens, par leſquels vous eſperiez de ruiner toute la France. Ne me parlez plus de ces noms odieux, ſous leſquels nous auõs pillé les biens de tout le monde : Ne me dites point que c'eſtoit vne choſe bien douce de gaigner vn million par vn auis ou par vn traité : Ne me repreſentez iamais le plaiſir qu'il y auoit, d'aller trouuer cette Eminence qui s'eſt éleuée des ruines que nous auons cauſées, & de là, luy dire, Monſeigneur, nous auons découuert vn moyen d'auoir tout l'argent du Royaume. Ne me faites plus de feſte des careſſes & des matachinades, auec leſquelles ce grand Miniſtre nous receuoit, pour nous faire comprendre ſa ioye & ſa reconnoiſſance.

Briſons-là ces propos inutils, pour entendre les remedes que ie vous dõne pour noſtre ſalut. Car pour ne vous flater point, ne voyés vous pas que nous ſommes dans vn vaiſſeau qui ſe perd, & comme des voyageurs, qui ne communiquent iamais enſemble, que pour la crainte particuliere du danger qu'ils courent. Ie ſçay bien que c'eſt vn faſcheux plaiſir, que de vous annoncer les mal-heurs qui pendent ſur nos teſtes criminelles : Mais ce ſont les meilleurs amis qui diſent ordinairement les veritez aux malades. Les mal-heurs n'arriuent pas pour eſtre predits, au contraire, ils ſont predits, afin qu'on les éuite : c'eſt le ſeul moyen d'y pouruoir, on ne peut pas guerir vn mal ſans le connoiſtre, ny le bien connoiſtre ſans l'auoir preueu.

Nous voicy dans vne grande criſe de noſtre mal, & il ne tiendra qu'à nous de le guerir, en abandonnant le party contraire. Vous ſçauez que c'eſt de repletion, que nous ſommes malades : Que c'eſt du ſang des particuliers que nous ſommes enflez, & que noſtre graiſſe ne vient pas de race. Il faut ayder la Nature, pour mettre dehors ces humeurs qui nous incommodent, & aualler ſes pillules quon nous donnera pour noſtre gueriſon. C'eſt l'vnique remede pour aſſeurer nos vies, nos biens, & nos fortunes. Nous ne pouuõs pas dire, comme ce genereux Romain, que nos affaires ſont en tres bon eſtat, lors qu'il eſtoit ſur le poinct d'executer ſa reſolution, di-

679641

sant qu'il se perdroit bien-tost, ou qu'il rendroit à sa Patrie la liberté, ou qu'il mourroit auec elle. Il se consoloit de la sorte en cette extremité par des raisons qui nous porteroient au desespoir, & faisant estat de mourir ou de vaincre, il ne faillit à l'vn ny à l'autre.

O que nous sommes éloignez de la generosité de cét Ancié, nous qui par nos lachetez voulons oster à la France nostre patrie, ce qui luy reste de vie, de biens, & de liberté. Maintenant que nous sommes à la mercy d'vne mer émeuë, que nous ne sçaurions euiter le naufrage, & que nous sommes à la fin de nos inuentions tyranniques, pensons à nos consciences, regardons s'il n'y a point de port de salut pour nous, & taschons de sauuer du debris de nos fortunes quelques pieces pour nous mettre en repos. Ne faisons pas comme le chien d'Horace, qui s'opiniastroit à mordre les passans, & qui ne valoit rien contre les Loups garoux. Imitons plustost ces bons Mastins, qui laissent leurs combats au moindre signe du Berger, pour deuorer ces rauissantes bestes, qui viennent pour mangerles brebis. Laissons cette humeur brutale, & s'il nous reste encore quelque soif du sang humain, estanchons là au despens de ceux qui sont cause de nostre mal, en defendant nos crimes.

Ces grandes richesses apres lesquelles nous courons à perte d'haleine, nous font sortir du vray sentier de la vie, semblables aux pômes d'Atlanthe, qui luy firent perdre l'honneur de la course. Nous y volons le plus souuent auec les aisles d'Euripide, qui ne nous éleuent que pour faire remarquer nostre cheute, & rendre nostre ruine plus honteuse: Pour l'empescher, il faut despoüiller toutes ces formes diuerses, que la passion nous a fait prendre au preiudice de nostre pays, de nous mesmes, & de nostre Createur. Il faut reprendre l'image de nostre innocence, sans laquelle toute la prudence humaine est inutile, & auec laquelle nostre propre imprudence nous peut seruir beaucoup. Car tout ainsi qu'on ne pouuoit rien apprendre du Dieu Prothée qu'il n'eust laissé auparauant toutes ces autres formes, pour reprendre sa premiere figure: Aussi ne faut-il pas esperer de pouuoir rien apprendre de nostre ame, iusques à ce qu'elle ait dompté ses passions, & repris son ancienne forme.

Sur tout, ie voy bien que ce qui vous fait apprehender dauantage, c'est le mariage du Parlement auec cette Ville, si fort auantageux pour le bien de l'Estat, & si contraire a nos mauuais desseins. Et certes ce n'est pas sans raison que nous deuons craindre cette alliance, qui va couper la trame de nostre iniquité, & de laquelle ie puis dire ce qu'on dit de la conionction des grandes Planettes, qui pro-

pronostique touſiours de grandes reuolutions : & qui doute que l'vnion du Parlement & de Paris ne produiſe d'heureux changemens dans tout ce grand Royaume. Ce n'eſt pas vne choſe nouuelle, que des Gens tels que nous ſoient chaſtiez auiourd'huy pour auoir opprimé l'innocence, fait triompher la malice, & banny les vertus du commerce des hommes.

La mort violente eſt vne punition trop douce, en comparaiſon de nos crimes. Le peché qui nous ſuit touſiours, eſt le bourreau qui nous fait ſouffrir tous les iours mille morts pour vne. Noſtre ame eſt vn enfer, où les tourmens ne laiſſent pas d'eſtre cruels, encore qu'ils ſoient inuiſibles. En effect les Partiſans peuuent tromper les yeux des hommes, qui ne iugent que de ce qui leur paroiſt. Dans la triſteſſe, nous pouuons contrefaire vn viſage content : Dans l'inquietude, vne grande tranquillité, & dans le deſeſpoir, vne ſatisfaction parfaite. Mais c'eſt vne importune & facheuſe comedie, que nous ſommes contrains de ioüer à toute heure. Car comme ceux qui repreſentent ſur le theatre quelque perſonnage, ne ſentent pas les paſſions qu'ils teſmoignent aux ſpectateurs, & que cette feinte leur eſt bien ſouuent penible : ainſi ils n'ont garde de gouſter tous les delices, dont ils veulent faire croire qu'ils iouyſſent par leur contenance trompeuſe.

Dans vne pareille contrainte, nous ſouffrons vne geſne inſupportable. Si la nuict ferme nos yeux, ce n'eſt que pour nous enuoyer des ſonges eſpouuentables, nous ne voyons rien qui ne nous reproche nos crimes, & qui ne reuele à noſtre auis, ce que nous commettons dans nos cabinets. De iour nos conſciences nous preſſent de mille remords : Nos viſages changent de couleur à tous momens, nos yeux ſe troublent, & cõme nous ne conceuons dans nos cœurs que des impietez, il ne ſort de nos bouches que des blaſphemes, mais nous ſommes au deſeſpoir, lors que nos iniuſtes deſſeins ne reüſſiſſent pas ſelon nos infames deſirs, & à peine en ces rencontres nous pouuons nous ſouffrir nous meſmes : tout nous fait peur, & rien ne nous peut aſſeurer. Nos domeſtiques meſmes nous épouuantent, & nous craignons l'abord de qui que ce ſoit qui nous viſite. Quand nous nous mettons à table pour manger, nous nous figurons que toutes les viandes qu'on nous ſert ſont empoiſonnées, & que nous trouuerons la mort où nous cherchons la conſeruation de la vie.

Il ne faut point chercher d'où viennent ces terreurs qui nous épouuantent, & ces chaiſnes inuiſibles qui nous oſtent la liberté.

Nous deuons croire que ce ſont nos perfidies, nos luxes & nos auarices qui en ſont les veritables cauſes, & que Dieu veut que les maux que nous faiſons ſouffrir aux autres, donnent ſans ceſſe la torture à nos eſprits. Au contraire les gens de bien n'ont que des penſées & des ſonges agreables : Il n'y a point de bonnace plus profonde que celle de leurs eſprits: Ils ne craignent perſonne, parce qu'ils n'ont iamais donné ſuiet de ſe plaindre d'eux auec raiſon : ils parlent hardiment, parce qu'on ne leur peut faire des reproches: La ioye de leurs viſages teſmoigne celle de leurs ames, & leurs langues ſeruent touſiours à leurs cœurs de fidelles Interpretes.

Vous me direz ſans doute que ie fais le Predicateur, & que ie n'eus iamais de ſi bons mouuemens. Il eſt vray, ie vous l'accorde: mais ayez telle opinion que vous voudrez de mes ſentimens, ie ſuis reſolu de viure ſelon les loix du veritable Euãgile, parce que vous & moy n'auons iamais ouy parler que du faux. Ie ſçay que voſtre cœur eſt tellement endurcy, qu'il faut pour le toucher plus d'vn miracle, autrement vous n'y croirez iamais. Ie ſçay que nous auõs veſcu iuſque icy ſans foy, ſans Religion, & ſans loy; mais il eſt tẽps que nous commencions vne meilleure vie, & que nous rendions graces à celuy, qui par ſa miſericorde nous fait ouurir les yeux pour l'adorer, il ne veut point noſtre mort, & malgré toutes les reſiſtances que nous luy faiſons, il nous veut attirer à luy. Mais il ſemble que vous vous offenſiez de ces remonſtrances Chreſtiennes & morales, & que l'image de voſtre vie paſſée, ſoit plus capable de vous ramener, que tous les paſſages de la Bible. Peut eſtre que quand on vous parlera de voſtre neant, & de la baſſeſſe de voſtre naiſſance, vous aurez honte de la vie que vous faites maintenant.

Eſcoutez donc ce que i'appris auant hier par vn de vos Commis qui me rendit viſite: ie tairay par reſpect les noms de la Prouince & de la ville où vous eſtes né, craignant de ternir en quelque façon par voſtre infamie, la memoire & la reputation des grands Hommes qu'elles ont porté. I'offencerois cette genereuſe Nobleſſe en luy parlant de vous, elle qui a touſiours eſté comme elle eſt encore auiourd'huy le principal inſtrument de la gloire de nos Princes, & vous celuy de la miſere de leurs Peuples. Voicy ce qu'il me dit, que voſtre naiſſance eſtoit fort obſcure, & que la maiſon de voſtre pere eſtoit vne Academie de berlant & d'amour, où vous ne ſeruiez qu'à moucher la chandelle, faire du feu, ſeruir à table, & porter les poulets, i'entens ceux de Venus, & lors que ces practiques venoient à manquer, vous eſtiez contraint de porter les

iours de marché vne boite penduë à voſtre col, dans laquelle il y auoit pour toute marchãdiſe, pour ſix blancs d'eſguillettes de peau, que vous vendiez aux payſans pour auoir de quoy viure: quelquesfois vous alliez à la chaſſe des petits oiſeaux, que vous preniez à la pipée, les donnant pour vn morceau de pain aux enfans de voſtre âge.

Du depuis, voſtre induſtrie croiſſant auec vos forces, vous creûtes que vous eſtiez capable de quelques meilleurs emplois, & c'eſt ce qui vous fit reſoudre de venir à Paris, auec vn équipage ſemblable à celuy de quelques Montagnards de voſtre Patrie, leſquels au commencement de l'Hyuer, vont chercher és pays Eſtrangers, les moyens de gaigner leur vie. Il me ſouuient d'en auoir rencontré autrefois en mes voyages, montez ſur des cheuaux de S. François, portans ſur leurs eſpaules des ſacs de laboureur, remplis de vieux haillons. Ie ne diray rien des auantures de voſtre route, vn chacun ſe les peut imaginer. Enfin vous arriuaſtes en cette bonne Ville, l'aſile des miſerables, & voſtre bonne fortune vous menant par la main, vous logea pres d'vne maiſtreſſe de Cornuel, laquelle vous ayant ouy degoiſer quelque air au ſon d'vn violõ, elle vous a voulu auoir, vous iugeant propre à la diuertir, car le plus ſouuent ces putains ont le gouſt depraué: & quãd elles ſont ſaoules des bonnes choſes, elles en demandent de mauuaiſes pour leur donner de l'appetit; tant y a que cette honneſte Damoiſelle vous recommanda à ſon Financier qui vous mit dans les affaires, & pour vous mieux lier à ſon ſeruice, il vous fit eſpouſer vne de ſes baſtardes, laquelle vous a rendu ſi parfait és intrigues d'amour, que par honneur on vous nomme le Maquignon de chair humaine. Voila mon cher amy vn racourcy de voſtre vie, auquel i'adiouſte les reflexions que vous deuez faire ſur les deux faces d'icelle, vous pardonnerez à mon zelé, ſi ie parle ſi franchement. Mais quand ie deurois rompre auec vous, ie ne veux rien eſpargner pour vous tirer du vice.

Faites s'il vous plaiſt comparaiſon de voſtre premiere vie à celle d'auiourd'huy, & vous connoiſtrez que la méconnoiſſance nous perd. Remettez-vous deuant les yeux le temps auquel vous dreſſiez des pieges à l'innocente nature des oiſeaux, pour les employer quelque iour comme vous faites contre ceux de voſtre eſpece: Ce qui fait voir que vous eſtes d'vn naturel, fourbe, fripon, & traitre. Vous deuez prendre garde qu'il ne vous arriue comme à cét oiſeau de la fable, qui n'eſtoit paré que des plumes des autres oiſeaux, leſquels venans à fondre ſur luy, ils reprirent leurs plumes, & le laiſ-

ſerent auſſi gueux qu'vn rat. N'oubliez pas ce train ſuperbe, auec lequel vous vintes à Paris, beaucoup moindre que celuy que vous auez à preſent, & qui ſentoit pluſtoſt le Goujart, que non pas le grand Partiſan. Souuenez-vous ſur tout de cét employ honorable, que vous auez exercé pendant voſtre vie auec tant de reputation, que vous paſſez pour le plus honneſte vilain de France: Ne m'auoüerez-vous pas que vous n'eſtes paruenu que par ces voyes infames, que vous ne vous maintenez que par ce trafic des honneſte, & que les intrigues de l'amour vous ont ouuert la porte de celles des Finances, deſquelles vous vous eſtes ſi bien ſeruy, qu'on dit que vous auez volé quatre à cinq millions de l'argent du Royaume. Il n'y a point d'eſtat ny de condition, qui n'ait ſenty les traits de voſtre auarice: Vous auez traitté également l'Eccleſiaſtique & l'Officier, le Noble & le Roturier. Tout le monde a gemy ſous les charges qu'on luy a impoſées, prouenans de l'inuention de voſtre eſprit malin, qui ſe nourrit de la deſolation des pauures.

Voila ce que i'auois à dire, pour vous obliger de quitter le vice, corriger vos mœurs, & commencer vne meilleure vie. I'ay creu qu'il n'eſtoit pas neceſſaire de mettre icy vn abbregé de la mienne, parce qu'elle ne differe gueres de la voſtre, & que vous ſçauez bien qu'il n'y a perſonne qui l'ignore. Tous nos Confreres ſe pourront voir dans cette petite esbauche, leſquels i'exhorte auſſi de ſuiure mon exemple d'aller au deuant de la tempeſte qui gronde ſur nous, & que bien-toſt nous reduira en poudre. Si nous ne la diuertiſſons par vne ferme reſolution de mieux viure viure à l'auenir, il faut que nous commencions par la reſtitution des grãdes richeſſes que nous poſſedons iniuſtement, il les faut rendre à l'Eſtat à qui nous les auons priſes, il nous en reſtera encore aſſez pour viure, ſous le bon plaiſir de la Iuſtice. Ne differons donc plus ce que la neceſſité, noſtre ſalut, & le bien de la France exigent de nous. Adieu, quelque iour vous me remercierez de la liberté que i'ay priſe de vous dire ces veritez.

FIN.